



HOMELIE

du Père Georges LINEL

PROVINCIAL

A L'OCCASION
DE LA SEPULTURE
DU PERE

Hubert AMIELH

(1885 - 1981)

LE 31 AOUT 1981

A LA NAVARRE

*« Vous aussi, tenez-vous prêts :
C'est à l'heure où vous n'y penserez pas
que le Fils de l'homme viendra. »*

2 Co. 4, 14-15, 1.
Luc 12, 35-38, 40.

En cette célébration de l'Adieu au père Amielh, je souhaite que cette image du serviteur en train de veiller soit non l'image du « garde-à-vous » inquiet, mais du bonheur paisible, de la paix souriante.

« Heureux le serviteur... » L'attente, c'est déjà le bonheur !

Dans sa vie bien longue, le père Amielh a attendu la rencontre définitive avec Dieu. Il veillait. Simplement il pensait et il me disait un jour que Dieu l'avait oublié.

Nous risquons aussi de l'oublier tant sa vie fut discrète, tant il s'est effacé, surtout dans ces vingt dernières années. Effacé, et cependant présent à tous ceux qui venaient le voir, comme à la vie de la Province. L'humour, le sourire malicieux, ajoutaient encore un voile de discrétion à une âme forte et remplie de délicatesse.

Préparant cette homélie avec les quelques rares documents que j'ai pu avoir, j'ai appris que le bien peut ne pas faire beaucoup de bruit. Je dirai de façon un peu personnelle ce que je retiens de la vie du père Amielh et de l'éclairage que lui donnent les textes que nous venons d'entendre.

Au père Klenck, alors vicaire provincial, et qui lui avait raconté, lors d'une visite, quelques-uns de ses déboires, il avait dit avec son accent inimitable et souvent imité : « Ne vous inquiétez pas ! Quand vous serez mort, on dira beaucoup de bien de vous ! »

Peut-être ne pourrai-je même pas dire beaucoup de bien du père Amielh, sinon ce que la tradition provinciale — la « tradition » avec une minuscule ! — nous a gardé de lui et qui a la fraîcheur des « Fioretti », des choses vraies et d'autres qu'on lui prête, et qui nous laisse le souvenir d'une âme qui aurait été franciscaine, si elle n'avait été salésienne. Mais il y a peu de distance de l'une à l'autre.

Son enfance, puis son adolescence, ont baigné dans la simplicité.

Il est né le 5 mai 1885 et il a été baptisé le jour même à Melan, dans les Basses-Alpes (aujourd'hui les Alpes de Haute Provence), diocèse de Digne. Melan est un petit centre rural, son père est agriculteur, sa mère ménagère, à la maison ; dans la famille, il y a six enfants. Le dernier de ses frères est décédé il y a peu.

Il fait son postulat à l'Oratoire Saint-Léon de Marseille, ce qui veut dire qu'il y était simplement élève, de 1897 à 1901. Il fait son noviciat en 1902-1903, il a 18 ans. Ce noviciat qu'il commence à Saint-Pierre-de-Canon, dans la région de Salon-de-Provence, il le termine en raison des événements politiques, à Lombriasco, en Italie. Son maître des novices est Don Binelli. Il en garda un souvenir très vif : en 1930, Don Binelli revenant d'Amérique, passe, selon le témoignage d'un des novices du père Amielh, le père Chardin, à la Navarre pour y rencontrer son ancien novice. Et aux novices de La Navarre, il avait déclaré : « Je suis en quelque sorte votre grand-père spirituel ! »

Le jeune salésien reçut la soutane des mains de Don Rua. Après des études de philosophie à Ivrea, son stage pratique en Provence, ses vœux perpétuels dans cette chapelle le 28 août 1908 et sa théologie à Montpellier, il est ordonné prêtre par le Cardinal de Cabrière en 1913.

Mais c'est aussi le long intermède du service militaire dès 1911, puis de la guerre qu'il fait tout entière. En 1918-1919, il est encore mobilisé à Chambéry.

Sa vie salésienne, dans le cadre salésien qu'il ne quittera plus, commence alors. Une vie où le « relief » compte moins que la persévérance, la fidélité attentive. Il a pourtant très vite d'importantes responsabilités.

Dès 1922, il est pour 23 ans, le maître des novices, chargé de la formation religieuse des futurs salésiens, au Château-d'Aix, puis à la Navarre. A cette fonction, déjà prenante, il ajoute, ou on lui ajoute à partir de 1935 celle de directeur de la Navarre et cela jusqu'en 1945 (c'est-à-dire pendant 11 ans).

Il a aimé cette maison, et ceux qui l'ont connu. Amis, voisins, élèves, lui sont restés fidèles. Il est vraiment de la Vallée. On sait aussi qu'il a sonné un nouveau départ à cette maison qui dut bientôt traverser l'épreuve de la guerre. Le rayonnement du père Amielh s'étend jusqu'à Toulon et plus loin sans doute.

Mais commençait pour lui une nouvelle étape dans sa vie toute droite, la période des responsabilités provinciales. Il fut provincial de Paris de 1945 à 1952, puis de Lyon de 1952 à 1958.

Et enfin, après un retour d'un an à la Navarre comme directeur, ce fut l'étape de la retraite, de la réflexion et de la contemplation, toutes choses qu'il sut faire simplement, sans fracas, sans bruit, mais non sans ferveur pendant 22 ans.

Il n'y a pas tellement à « raconter » dans la vie du père Amielh, il ne se racontait pas, mais il y a à contempler.

Quelques traits que chacun pourra enrichir ou nuancer de sa propre connaissance du père Amielh.

Par son âge et par sa formation : quand il est né, Don Bosco n'était pas mort. Par sa manière de piété et par son attachement à des salésiens auxquels il était resté très attaché, le père Dhuit, le père Caux, le père Virion, le père Moitel — je parlais tout à l'heure de Don Binelli — par son sens apostolique, il est pour nous le témoin d'une époque salésienne, témoin et acteur fervent. Il était capable d'audaces apostoliques.

Si à cette « époque » salésienne il n'a pas donné, parce qu'il ne l'a pas cherché, un cours nouveau, il y a cependant tracé un sillon, son sillon, simplement, avec une bonhomie un tantinet rusée, (mais c'était de pieuses ruses), qui cachait l'essentiel de son âme. Il ne fut pas l'homme des projets éclatants, il eut le souci et peut-être le culte du détail dans lequel peut s'affirmer la persévérance. Peut-être labourait-on ainsi les petits carrés de terre vers 1890 à Melan. Il n'a pas varié. La mystique salésienne était pour lui une tradition reçue qu'il voulut transmettre, sans y rien changer. un peu littéralement, et non sans un authentique souci de mûrissement spirituel.

Il avait de la mémoire et de la meilleure, celle du cœur, celle qui met tout de suite un nom sur un visage. Il y a peu de temps encore, il me demandait des nouvelles des miens. Cette mémoire ne lui fera jamais défaut.

Elle le décentrait, il se préoccupait peu de lui, de sa santé.

En 1968, il écrivait au père Deas : « Grâce à Dieu, la santé se maintient assez bonne et je puis encore rendre quelques services, ce dont je remercie le Seigneur... » et il ajoutait, se référant au courrier du père Deas : « Il y a sûrement bien des sujets sur lesquels je serais heureux de donner mon avis... »

Elle le décentrait, en le centrant sur Dieu, le Maître qui ne reviendra que « vers minuit ou plus tard encore ».

Il avait aussi une foi simple, la foi des simples. Peut-être a-t-elle gardé chez lui quelque chose d'enfantin qui sut ne pas être mièvre. L'un de ses derniers soucis était le manuel de piété des salésiens qui n'avait pas été refait après le Chapitre Général. Il y était, quant à lui, certainement fidèle. Il était son « Livre du Maître ». Simple, sa foi n'était pas moins profonde, pétrie d'humilité. Il m'écrivait, il y a quelques mois, de son écriture devenue à la fin de sa vie tremblée et irrégulière : « Merci pour votre bonne lettre qui contient de si bons conseils. J'en ai profité et je continuerai à en profiter. Je profite bien des épreuves de santé. Elles sont assez fréquentes, mais le Seigneur nous accorde le pardon et nous trouvons le remède... »

« Nous ne perdons pas courage, dit saint Paul, nos épreuves du moment présent sont légères par rapport au poids extraordinaire de gloire éternelle qu'elles nous préparent. »

Enfin, il avait au cœur l'amour de Don Bosco et de la congrégation, et des jeunes, le souci de les éduquer selon l'esprit salésien. Il ne sut pas toujours voir le sens et les étapes d'une évolution sur laquelle il s'interrogeait

— Enfin il avait au cœur l'amour de Don Bosco et de la Congrégation, et des jeunes, le souci de les éduquer selon l'esprit salésien. Il ne sut pas toujours voir le sens et les étapes d'une évolution sur laquelle il s'interrogeait cependant.

Mais demeuraient quelques-unes des grandes insistances de Don Bosco : la pratique des sacrements : Eucharistie et Pénitence, la Vierge Auxiliatrice, une éducation morale solide, la piété en ce qu'elle a de communicatif la joie « salésienne », l'amitié et la confiance dans ces représentants du Ciel que sont les bienfaiteurs.

Cela, qu'il reçut de la Congrégation, il voulut le garder intact. Ce fut le chemin vers la « demeure éternelle que Dieu construit pour nous dans les cieux... (et), qui n'est pas l'œuvre des hommes ».

Voilà mon témoignage ! Je vous le livre comme une dernière parole qui nous est dite par le père Amielh.

« Ce qui se voit est provisoire, nous a-t-il été dit, mais ce qui ne se voit pas est éternel ».

Je ne sais si j'ai dit beaucoup de bien du père Amielh, mais lui, par sa vie et par sa mort, par sa longue fidélité nous dit beaucoup de bien de son Seigneur venu enfin à sa rencontre, alors qu'il veillait « en tenue de service ».

« Si en lui l'homme extérieur allait vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelait de jour en jour ».

Puisse-t-il nous laisser une certaine image d'un bonheur paisible jusque dans l'épreuve, et le goût de la vigilance, la vigilance de l'Amour.

AMEN.